

THOMAS BOIS

MAHABAD
UNE ÉPHÉMÈRE RÉPUBLIQUE
KURDE INDÉPENDANTE

Extrait de la revue ORIENT - n° 29

FONDS
ROGER LESCOT

MAHABAD

UNE ÉPHÉMÈRE RÉPUBLIQUE KURDE
INDÉPENDANTE

Le problème kurde est complexe, mais ne date pas d'aujourd'hui. Outre les soulèvements de Turquie, dès 1925 avec Cheikh Saïd, puis à l'Agri-Dagh (Ararat), en 1930, et la révolte de Dersim en 1937, on n'a pas oublié qu'en Irak même, Mollah Moustafa Barzani s'était déjà soulevé à plusieurs reprises, en 1931-1932 et en 1943 et 1945, et cela après les mouvements de Cheikh Mahmoud (1920-1923), qui s'était même proclamé roi du Kurdistan à Sulaimani. L'Iran, où vivent aussi de nombreux Kurdes, a été également le théâtre d'un mouvement assez différent des précédents et de ceux des Djavanroudi qui le suivirent en 1950 et 1956. Il s'agit de la république kurde de Mahabad (1946) dont on vient d'écrire l'histoire¹.

L'auteur, W. Eagleton Jr, est membre des services consulaires américains, mais son travail ne doit rien aux sources officielles de son gouvernement. Il a interrogé des acteurs et des témoins survivants, lors de ses séjours à Kirkuk, en 1954 et 1955, et à Tabriz, en 1959-1961. Il désire apporter quelque lumière sur le rôle des Soviétiques, les relations entre l'Azerbaïdjan iranien et le Kurdistan, la nature du nationalisme kurde et la personnalité des principaux leaders : Qazi Mohammed de Mahabad et Mollah Moustafa Bar-

1. William EAGLETON JR, *The Kurdish Republic of 1946*, Oxford University Press, 1963, XIV, 142 pages, 3 cartes, 32 illustrations. — J'ai utilisé largement cet ouvrage, mais ne l'ai indiqué que lorsque je l'ai cité textuellement.

zani. Malheureusement il ne put prendre le témoignage du premier, qui avait été pendu le 31 mars 1947, ni du second, qui ne rentra d'Union soviétique en Irak qu'à l'automne de 1958. Il ne peut donc les juger que sur des rapports de gens qui, me semble-t-il, cherchèrent d'abord à se disculper eux-mêmes.

Des éléments de cette histoire avaient déjà été fournis, à l'époque même, soit dans le livre de L. Rambout, *Les Kurdes et le Droit*², soit dans quelques articles de Pierre Rondot³. Mais l'étude la plus complète était jusqu'ici celle de Archie Roosevelt Jr, *La république kurde de Mahabad*⁴. Eagleton va reprendre cette étude, en corriger quelques dates, en préciser certains événements, donner plus de détails sur l'attitude de tel ou tel chef de tribu, mais en somme la ligne générale de l'histoire n'en est pas tellement différente. Tout n'y est pas non plus parfaitement tiré au clair⁵.

A la lumière de ces différents documents et de renseignements puisés à d'autres sources, je voudrais esquisser une mise au point de cette page intéressante de la tragique histoire des Kurdes. Après avoir résumé les faits, en les remettant dans leur milieu géographique et politique, j'examinerai, d'une part, le rôle des divers éléments kurdes qui participèrent au mouvement et, d'autre part, l'influence supposée de certaines puissances étrangères. Je terminerai par le récit du destin des chefs de cette république en Iran et en Irak.

J'espère que ces pages dissiperont quelques légendes et permettront de mieux comprendre événements récents et personnages vivants du Kurdistan irakien.

I. NAISSANCE ET MORT D'UNE RÉPUBLIQUE

A la fin de la seconde guerre mondiale, quelques tribus kurdes du nord de l'Iran proclament leur autonomie, sans révolte armée, sans effusion de sang. L'Iran était le dernier pays habité par des

2. Paris, Le Cerf, 1947, 160 pages et une carte. Spécialement le chapitre IV, p. 83-108.

3. *Les revendications nationales kurdes. Le mouvement national kurde en 1946 et L'expérience de Mahabad et le problème social kurde*, dans la revue *En Terre d'Islam*, respectivement 1946, 2^e tr. p. 114-120; 1947, 2^e tr. p. 128-141; 1948, mai-juin, p. 178-183.

4. *The Kurdish Republic of Mahabad* dans *Middle East Journal*, July 1947, p. 247-269, avec 2 cartes.

5. Dès 1947, parurent un certain nombre de reportages qui contiennent des détails intéressants. Signalons J. de COQUET, *En bordure du rideau de fer* (*Le Figaro*, mars 1947); Éd. SABLIER, *Entre Charybde et Scylla. L'Iran attend le Messie* (*Le Monde*, août 1947); Ph. PRICE, *Où la Russie et la Turquie se rencontrent* (*Manchester Guardian*, octobre 1947. Tr. dans *Orient-Occident*, LXXXII, 30 nov. 1947; LXXXIII, 8 déc.; LXXXIV, 13 déc. 1947). — Je n'ai malheureusement

Kurdes où l'on aurait pu prévoir pareil événement sensationnel. Mais après onze mois d'une existence précaire, l'éphémère république disparaissait aussi soudainement qu'elle était apparue. Que s'était-il donc passé qui ait fourni aux Kurdes, toujours avides d'indépendance, l'occasion si souvent attendue? Sans aucun doute, le comportement des Alliés envers le gouvernement iranien considéré comme plus ou moins hostile.

1. Le cadre géographique et politique.

L'Iran, théâtre de ce drame, est un Empire. C'est-à-dire un État où vivent, plus ou moins assimilés, plusieurs peuples différents, sinon hostiles les uns aux autres : Turcs Azéris et Turcomans, Arabes et Juifs, Mongols et Béloutches, chrétiens Arméniens et Assyriens, et de nombreux Kurdes, sans parler des Persans ou Tadjiks naturellement. Au point de vue administratif on compte dans le pays six provinces, douze sous-provinces et quinze régions. Parmi les sous-provinces, deux sont appelées Kurdistan : le Kurdistan Nord, avec Senandaj pour chef-lieu et le Kurdistan Sud, avec pour capitale Kirmanshah. Il y a de même deux provinces d'Azerbaïdjan : l'Azerbaïdjan oriental (Tabriz) et l'Azerbaïdjan occidental (Rezaïeh); mais toute la région de cette dernière province à l'ouest du lac d'Ourmiah, jusqu'à la frontière turque, et au sud de ce même lac, le long de la frontière irakienne, est également peuplée en majorité de Kurdes. La république kurde de Mahabad se trouvera ainsi, en fait, en dehors du Kurdistan iranien officiel, mais dans l'Azerbaïdjan iranien, limitrophe, comme on le sait, de la République soviétique d'Azerbaïdjan, par 600 kilomètres de frontière commune.

Or, le 21 août 1941, les Alliés, en l'occurrence les Soviétiques et les Britanniques, violèrent la neutralité de l'Iran qu'ils occupèrent militairement. L'autoritaire Reza Chah Pahlévi abdiqua le 16 septembre suivant et les Anglais le déportèrent en Afrique du Sud, à Johannesburg, où il mourut en 1944. Ce fut pour l'Iran le commencement d'une période noire. En effet, tandis que les Britanniques s'installaient dans les zones pétrolifères du Sud, les Soviétiques occupaient le Nord, laissant entre les deux armées une sorte de *no man's land* où l'autorité iranienne disparut complètement, remplacée par celle des chefs de tribus, comme, par exemple, celle de Mahmoud Khan de Kani-Senan, ou celle de Hama Rashid Khan de

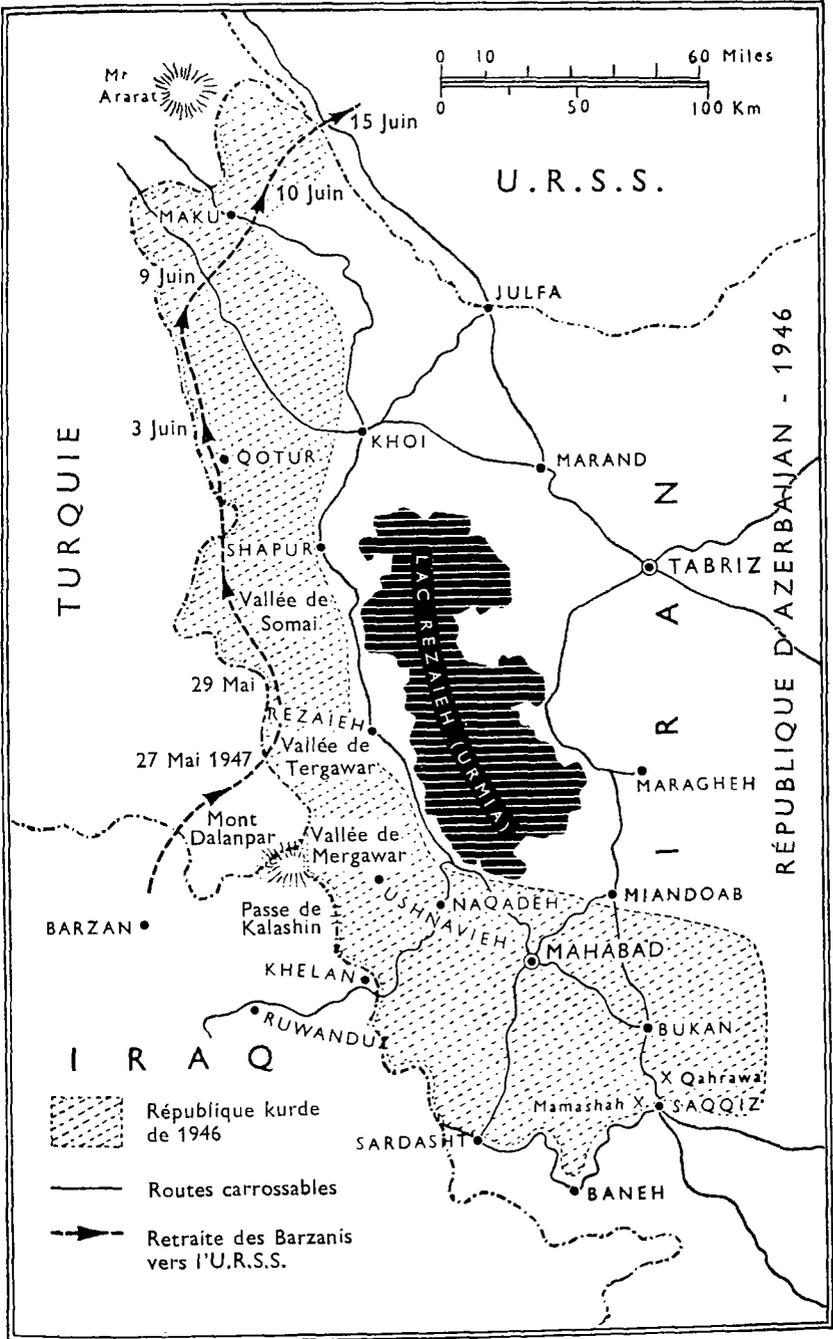
pas pu utiliser deux ouvrages en russe publiés en U.R.S.S. et qui traitent aussi de la République de Mahabad. I.O. FARIZOV, *La place du mouvement de libération nationale des Kurdes dans la lutte des peuples du Proche et du Moyen Orient 1945-1946*, Moscou 1953. — R. GAZIEV, *Le Parti démocrate kurde, organisateur et dirigeant du mouvement de libération nationale dans le Kurdistan iranien, 1945-1946*, Bakou, 1954.

Banah. Comme toutes les troupes d'occupation, Soviétiques aussi bien que Britanniques, truffèrent le pays de leurs agents politiques, les premiers étant presque tous des Turcs d'Azerbaïdjan, et l'attitude des Soviétiques ne différa pas tellement de celle des Anglais, par exemple, au Levant (Syrie-Liban), à la même époque.

Les Russes eurent-ils, dès lors, l'intention de conserver dans leur orbite cette partie de l'Empire iranien dont les habitants ne diffèrent guère de ceux de la république soviétique d'Azerbaïdjan qui a sa capitale à Bakou sur la Caspienne ? Certains fonctionnaires, semble-t-il, favorisèrent des idées de séparatisme. En tout cas, dans les fourgons de l'armée rouge, avait franchi la frontière tout un groupe de nationaux émigrés, *mohajirin*, avec à leur tête l'Azerbaïdjanais Pishevari qui, en 1921 déjà, avait voulu créer, dans la province iranienne de Guilan, un gouvernement autonome soviétique. Par la suite, il avait dû s'enfuir chez ses compatriotes de Bakou et il revenait maintenant comme chef du parti *Tudeh* ou parti de la Masse, fondé par un groupe d'intellectuels de gauche. Il réussit même à se faire élire député au Parlement iranien à Téhéran. Installé à Tabriz, il profita de la présence de l'armée soviétique pour essayer de mettre sur pied un gouvernement communiste autonome. Après une première tentative avortée en l'été de 1945, il obligea finalement les Iraniens à se retirer de Tabriz, à la mi-novembre, et, le 12 décembre de la même année, inaugura une Assemblée nationale de 101 députés qui proclama l'autonomie interne. De leur côté, les Kurdes ne voulurent pas rester en arrière, ni surtout avoir à se soumettre aux Azerbaïdjanais. Aussi, à leur tour, en janvier 1946, se déclarèrent-ils autonomes sur leur territoire.

2. Une vie éphémère et mouvementée.

W. Eagleton ne s'étend guère sur l'œuvre positive de cette République kurde de Mahabad. Il se borne à signaler la fondation de plusieurs journaux ou magazines, comme *Kurdistan*, *Hawar*, *Agir* ou *Halala*, ce dernier spécialement destiné à la jeunesse féminine, nous dit Rambout. Il ne parle pas de la revue *Nishtiman*, La Patrie, fondée à Lahijan par Cheikh Abd ul-Latif, fils de Cheikh Mahmoud, et qui comptait 40 pages chaque mois. Tous ces périodiques étaient imprimés, ainsi que les livres de classe que l'on préparait alors (juillet 1946), sur une presse achetée à l'U.R.S.S. en novembre 1945. Cette dernière avait de même fourni un poste-émetteur de radio qui fut inauguré solennellement le 10 mai 1946. Mais ni la presse ni la radio ne contenait de propagande communiste, sauf naturellement les éloges obligés de l'Armée Rouge et de ses chefs. La République s'efforça d'organiser



les différents éléments de la population. Le Parti démocratique kurde (P.D.K.) ouvrit des sections pour les femmes, dirigées par l'épouse même de Qazi Mohammed, et une section de Jeunes, ayant à sa tête Ali Khosravi. On ouvrit des écoles pour lesquelles on avait édité des ouvrages scolaires et, le jour même de la proclamation de la République, Qazi Mohammed inaugura une École supérieure de filles. L'activité gouvernementale se manifesta aussi dans la construction d'hôpitaux et de dispensaires. Une série de décrets, qui parurent dans le journal *Kurdistan*, règlementa les finances et la rentrée des impôts, l'administration civile et celle des affaires municipales, la juridiction des tribunaux, la codification des lois et l'organisation des forces armées. On publia une carte du cadastre, mais il ne fut pas question du partage des terres. L'agriculture et les problèmes agraires furent confiés à un département spécial. Le commerce extérieur était contrôlé par la *Shirkat i Taraqi* ou Compagnie commerciale officielle.

Dans la république démocratique d'Azerbaïdjan, le régime s'était imposé par la force et, après avoir chassé les Iraniens, il poursuivit les Azéris qui ne se soumettaient pas de bon cœur à ce gouvernement autonome aux tendances nettement communistes. Mais les Russes, comme de simples impérialistes, ne perdaient pas de vue leurs propres intérêts et, avant de quitter définitivement le territoire iranien, discutaient avec le premier ministre, Qavam Sultaneh, un accord qui leur aurait donné certaines concessions pétrolières. Signé le 2 avril 1946, cet accord devait plus tard être rejeté par le Parlement iranien. Mais, dans l'intervalle, afin de ne pas trop brusquer le gouvernement impérial d'Iran, Pishevari, sur ordre de ses protecteurs soviétiques, dut entrer en conversation avec les autorités centrales, pour donner une base légale au statut d'autonomie de la province d'Azerbaïdjan. Un accord dans ce sens fut donc signé, le 13 juin 1946, entre Pishevari et le ministre iranien, Muzaffer Firouz. Entre temps, les troupes soviétiques avaient quitté le territoire iranien (6 mai 1946).

Pour les Kurdes, les difficultés n'allaient pas manquer non plus à leur nouveau gouvernement autonome, tant dans le domaine extérieur qu'à l'intérieur même du mouvement. Comme nous l'avons déjà signalé, l'État kurde se trouvait en fait sur le territoire de la république autonome d'Azerbaïdjan et l'entente n'a jamais été très cordiale entre Kurdes et Azéris. Ces derniers, soutenus par les Russes, regardaient d'un très mauvais œil les Kurdes qui s'efforçaient d'échapper à leur tutelle et dont certains même auraient préféré se soumettre à un pouvoir central iranien plutôt qu'à un gouvernement azéri beaucoup trop dans la mouvance de Moscou. Cette attitude ne plaisait pas plus à Qazi Mohammed qu'à la majorité des chefs de tribus. Une entente devait être recherchée

et les Russes y tenaient, paraît-il. Aussi, le 23 avril 1946, fut signé à Tabriz un Traité d'Amitié et d'Alliance entre les deux gouvernements émancipés. Des quatre généraux kurdes, seul Mollah Moustafa n'apposa point sa signature sur ce document. Mais on signale que les Kurdes ne furent pas satisfaits de l'attitude de « leurs amis russes », en l'occurrence. Et, d'autre part, Téhéran fut consterné d'apprendre que deux provinces iraniennes, par l'échange de représentants officiels, se comportaient en États souverains.

3. Un an après.

Mais bientôt les choses se gâtèrent pour les autonomistes, dès que les Russes ne furent plus là pour les protéger. Des grèves éclatèrent un peu partout, et spécialement à Abadan, en juillet; mais la présence de vaisseaux britanniques dans le golfe Persique suffit à calmer les esprits. D'autre part, les tribus Qashqai et Bakhtiari, considérées comme de fidèles clientes des Britanniques, déclenchèrent une révolte contre le parti *Tudeh* communiste. Cela permit à Qavam Sultaneh d'en exclure les membres de son nouveau ministère et même d'en arrêter les principaux chefs à Téhéran (mi-novembre). Appuyé par l'ambassadeur américain, George V. Allen, il se prépara à réoccuper, par la force, tout le territoire de l'Empire. Sous prétexte de surveiller les nouvelles élections générales, les troupes iraniennes se mirent en branle et, sans rencontrer de bien grandes résistances, entrèrent à Tabriz, au soir du 13 décembre 1946, un an et un jour après la proclamation de l'autonomie. A son tour, le 21 décembre, la ville de Mahabad était occupée par les hommes du général Homayuni qui arrêta Qazi Mohammed et ses principaux collaborateurs. La république kurde de Mahabad avait vécu.

II. LES NATIONALISTES A L'ŒUVRE

La disparition si soudaine de cette jeune République qui avait soulevé l'enthousiasme de tant de Kurdes a surpris tous les observateurs. De fait, cet effondrement rapide et ce tragique dénouement laissent perplexe. Si les Soviétiques étaient à l'origine de ce mouvement, comme certains s'obstinent à l'affirmer, comment ont-ils pu s'en désintéresser si subitement? Si le nationalisme kurde en était le véritable inspirateur était-il donc si faible?

De multiples éléments kurdes préparèrent la jeune République, l'organisèrent ou y participèrent. Mais ces éléments d'origines diverses manquèrent sans doute d'homogénéité et certains ne purent surmonter leurs intérêts personnels ou tribaux et les

subordonner au bien commun du nationalisme kurde. L'intelligentsia constitua le noyau moteur, les chefs religieux apportèrent l'appui de leur autorité morale, la participation des tribus était indispensable pour donner au mouvement une base populaire solide. Les Barzani méritent une mention spéciale car, bien qu'ils ne furent pour rien dans l'établissement de la République, ils en devinrent, par la force des choses, l'appui le plus solide.

1. Les éléments intellectuels et citadins.

Il faut citer, en tout premier lieu, les éléments intellectuels et citadins de Mahabad, qui mirent sur pied le Parti, *Komala i Zhian i Kurdistan* ou Comité de la Vie du Kurdistan (Committee of the Life (Resurrection) of Kurdistan) qui serait, sans contredit, le cerveau de l'entreprise ⁶.

Quoi qu'il en soit de la signification exacte de son nom, il s'agit d'un parti nationaliste en liaison avec les nationalistes d'Irak et de Turquie. Organisation clandestine, composée de cellules secrètes, elle comptera une centaine de membres après six mois d'existence. On n'y acceptait que de purs Kurdes, avec comme seule exception les chrétiens assyriens. Fondé à Mahabad, par une quinzaine de Kurdes, en septembre 1942, avec la coopération du capitaine irakien Mir Haj, lui-même représentant du parti nationaliste kurde *Hewa*, l'Espérance, ce parti se recrute surtout dans l'intelligentsia et la petite bourgeoisie de Mahabad. Ses membres fondateurs étaient des commerçants, des fonctionnaires, des professeurs ou journalistes et aussi des poètes. Il est à remarquer qu'aucun d'entre eux ne fit partie du premier voyage organisé par les Soviétiques à Bakou (fin 1941). Vraisemblablement, aux yeux des occupants, n'étaient-ils pas assez représentatifs, puisqu'ils n'étaient ni chefs de tribus ni cheikhs religieux. Par contre, ils furent par la suite membres du Comité Central du Parti Démocrate du Kurdistan, qui remplaça le *Komala* à la demande des Russes, et entrèrent au Gouvernement kurde comme ministres, directeurs-généraux ou chefs de service, ou reçurent des grades dans l'armée. Ils étaient plutôt conservateurs, tant au point de vue social qu'au point de vue religieux. Un serment, qu'on exigeait de tout nouveau membre, était prêté sur le Coran. On

6. A propos de ce nom, Eagleton fait remarquer (p. 34, n. 1) que, dans la plupart des documents en langue anglaise, on traduit différemment. Ainsi Roosevelt dit : The Kurdish Youth Committee. Il y aurait confusion, dit Eagleton, entre *zhian*, qui veut dire vie, et *juwan*, qui signifie jeunesse. Ce qu'il y a de certain, c'est que le journal kurde de Beyrouth, *Roja nû* (n° 64, 17 déc. 1945) cite un article signé : *Komala Xortên Kurdistanê* ou Association des Jeunes du Kurdistan où l'ambiguïté n'est pas possible. P. Rondot parle aussi de l'Association des Jeunes du Kurdistan.

s'y engageait à travailler à l'autonomie du Kurdistan. Leur mot de passe était : *Khoda parastin shteki chaka*, « C'est une bonne chose que d'adorer Dieu ». Sur le premier numéro du journal de la République : *Kurdistan*, du 11 janvier 1946 et que j'ai sous les yeux, on pouvait lire en exergue : *Be nêw i Xuda i berz û bêhevtâ*, Au nom de Dieu Très-Haut et Sans égal. Pour le journal officiel d'un gouvernement qu'on nous dit communiste, c'est assez curieux.

2. Les chefs religieux.

D'ailleurs des chefs religieux furent bientôt aussi du Parti et de la partie. Ces chefs : cheikh, mullah, ou qazi, peuvent être classés en deux catégories : ceux qui se bornent à leur rôle religieux de chefs spirituels chargés d'amener leurs fidèles ou disciples à un plus grand amour de Dieu et du prochain, et ceux qui sont tentés de se servir de leur autorité spirituelle pour obtenir aussi un certain pouvoir temporel, avec les avantages matériels qu'il apporte avec lui. De toute façon, il est toujours avantageux pour un mouvement politique d'être en bons termes avec les éléments spirituels du pays, quand la religion y joue un grand rôle, comme c'est encore le cas au Kurdistan. Le *Komala* prit donc contact.

Haji Baba Shaikh de Bukan, de la famille des Seyyids religieux de Zambil, s'était toujours occupé de politique et il avait maintenant 65 ans. Il ne fut jamais membre très actif, mais fin 1945, il rejoignit le P.D.K., ce qui lui valut l'honneur d'être choisi comme premier ministre dans le Gouvernement autonome. Cheikh Hasan Shams i Borhan, de la même famille des cheikhs de Zambil, restera plus réservé, mais ne fera pas moins partie du Conseil Suprême du P.D.K. Une recrue convoitée était certes Cheikh Abdullah Effendi Gilani, le chef religieux soufi le plus respecté du Kurdistan iranien du Nord et dont l'influence se faisait sentir aussi en Irak et en Turquie. Il était de la célèbre famille des cheikhs naqshbendi de Nêri. Beaucoup de chefs kurdes le considéraient comme le plus apte à être nommé gouverneur du district et l'avaient fait savoir aux autorités soviétiques occupantes. Mais des ennemis le signalèrent au général soviétique Atakchiov comme agent britannique. On l'accusa aussi de ne supporter qu'à moitié le mouvement nationaliste. Mais il représenta quand même ce gouvernement lors des pourparlers kurdo-azéris d'avril 1946 et il intervint plus tard pour libérer les prisonniers iraniens. En tout cas, ses partisans fournirent un petit contingent de 200 hommes à l'armée kurde et son fils aîné, Abdul Aziz, capitaine dans l'armée irakienne et membre du parti *Hewa*, avait déjà été en relations avec Mollah Moustafa. Il prit la défense de son père, accusé de tiédeur,

lors de la proclamation de la République, fut désigné pour aller suivre une formation supérieure en U.R.S.S. et obtint le grade de colonel dans l'armée kurde.

Les Cheikhs 'Pusho', 'Jeto' et Sayyed Ahmed, tous fils de Cheikh Taha, qui avait été pressenti par les Anglais pour remplacer Cheikh Mahmoud trop peu docile⁷, étaient une autre branche de cette même famille religieuse de Shamdinan. Ils avaient aussi peut-être un passé nationaliste plus actif. Le premier fit même le voyage de Bakou. Leur influence s'étendait sur un groupe de 8 000 Kurdes, mais leur action fut insignifiante, lorsqu'ils arrivèrent en Iran avec les partisans de Mollah Moustafa Barzani. C'est ce dernier qui était le véritable chef militaire et politique des Barzani, alors que son frère aîné, Cheikh Ahmed, de beaucoup plus âgé, se bornait à son rôle purement religieux.

Qazi Mohammed, qui devint président de la République autonome, exerçait à Mahabad les fonctions de *qazi* ou juge de la *chariah*, comme son père et son grand-père. Il était riche et influent. Il passait aussi pour être autoritaire. C'est pourquoi les membres du *Komala* avaient hésité à l'inviter à adhérer à leur mouvement. Mais dès qu'on lui en fit la proposition, en octobre 1944, il accepta d'emblée. Mais, à cette époque, le Parti avait déjà rallié la plupart des chefs de tribus.

3. Les tribus.

En effet, les jeunes intellectuels qui composaient l'état-major du Parti n'étaient après tout que des chefs. Il leur fallait des troupes et celles-ci ne pouvaient venir que des tribus dont ils auraient réussi à capter la confiance des chefs naturels : *agha*, *beg* ou *khan*, car l'autorité de ces derniers pesait encore de tout son poids. La réussite du mouvement dépendait donc, pour une large part, de la fidélité des tribus. Or ici les attitudes divergèrent, parce que l'intérêt des chefs eux-mêmes s'avéra différent.

Certains chefs, il faut bien le reconnaître, avaient derrière eux toute une tradition de pillages qui se pratiquaient à l'encontre de leurs voisins, tant chrétiens nestoriens qu'azéris musulmans. Ainsi, par exemple, les *Herki* (20 000 hab.), dans les vallées de Tergawar et Mergawar, avec à leur tête l'inoffensif Rashid Beg et le bandit Zero Beg. Celui-ci était, paraît-il, en assez bons termes avec les fonctionnaires soviétiques qui, plus d'une fois, fermèrent les yeux sur ses actes de brigandage.

Les *Shikak* (40 000) avaient pour chef le vieux et intelligent Amr Khan Sharifi, qui exerçait aussi son influence sur les tribus

⁷ Cf. C. J. EDMONDS, *Kurds, Turks and Arabs*, London, 1957, p. 124, 180, 305, 326.

du Nord : *Jalali* (25 000) et *Milani* (10 000). Il n'avait pu se rendre à Bakou en 1941, mais s'affilia au *Komala* dès 1944, fut pressenti par les Soviétiques, était un conseiller écouté de Qazi Mohammed, fut un des quatre généraux de l'armée kurde et commandait 800 cavaliers. Il prit part à la signature du traité kurdo-azéri, mais ne s'engagea pas à fond avec la République et entra même en relations avec le consul américain de Tabriz pour assurer le Gouvernement central de sa fidélité. Il craignait en effet l'influence soviétique.

Hama Rashid de Baneh, dès la débandade de l'armée iranienne en 1941, s'était taillé une petite principauté en sa région où il commanda en maître de 1942 à 1944, comme soi-disant gouverneur reconnu officiellement par le Gouvernement iranien. Les Russes le soupçonnaient d'être dans la mouvance britannique. Refoulé en Irak en 1944, il revint en Iran l'année d'après et essaya de se faire agréer de la jeune République. On le nomma lui aussi général, mais il n'avait guère avec lui que 300 hommes. Son action parut souvent louche, car il jouait, semble-t-il, sur les deux tableaux. En août 1946 il s'imagina qu'on voulait l'assassiner, aussi regagna-t-il l'Irak où il fut emprisonné à Kirkuk.

Les différentes fractions de l'ancienne confédération des *Bilbas*, au sud-ouest du lac d'Ourmiah : *Mamash* (24 000), *Piran* et *Mangur*, se rallièrent assez vite au *Komala* et fournirent d'importants contingents à l'armée nationale kurde. Les principaux chefs des *Mamash*, malgré leurs rivalités personnelles, avaient visité Bakou en 1941 ou en 1945. En 1946, différentes factions s'opposèrent à l'intérieur de chaque tribu, mais un chef *Mamash*, Abdullah Qaderi, devint membre du Conseil suprême en mai 1946.

Les *Dehbokri*, successeurs de l'ancienne tribu des *Mukri* à l'est et au sud de Mahabad, jouèrent un grand rôle dans l'établissement de la République. La branche des *Ilkhanizadeh* de Bukan fournit deux ministres : celui des Affaires étrangères, Abdul Rahman, et celui des Voies de communications, Ismail. Un autre membre, Qasim, qui avait été à Bakou en 1945, y fut mal impressionné. A son retour, il demeura un certain temps à Tabriz et eut des contacts avec le général iranien Homayuni. La fraction *Karimi* de la même famille devait donner le chef de l'état-major de l'armée, Jafar Agha, et le jeune Manaf, qui avait joint le *Komala* dès l'origine, devint ministre de l'Éducation bien qu'il n'eut que vingt-cinq ans. C'est lui d'ailleurs qui composa la musique de l'hymne national kurde. Il prit part au deuxième voyage à Bakou en septembre 1945 et sélectionna les élèves qui devaient y aller perfectionner leurs études.

La tribu des *Faizullah Begi* (15 000), d'où était originaire la

femme de Qazi Mohammed, fournit elle aussi un assez bon contingent de 800 cavaliers et resta fidèle jusqu'au bout. Plusieurs de ses chefs le payèrent de leur vie. Il en advint de même de certains chefs des différentes fractions des *Gawurk* de Saqqiz qui, avec ceux de Mahabad et de Sardasht, appuyèrent le mouvement de Qazi Mohammed.

4. Les Barzani.

Les *Barzani* d'Irak et leurs 3 000 hommes armés n'eurent aucun rôle dans la formation de la République de Mahabad, mais ils intervinrent efficacement pour la protéger contre ses ennemis intérieurs ou extérieurs et, après son effondrement, luttèrent courageusement contre des forces bien supérieures d'Irak, d'Irak et de Turquie, avant de pouvoir se réfugier en U.R.S.S.

C'est en octobre 1945 que Mollah Moustafa Barzani, son frère Cheikh Ahmed, ses partisans et leurs familles, ainsi qu'un certain nombre d'officiers kurdes de l'armée irakienne ou d'autres chefs, entrèrent en Iran pour échapper aux bombardements aériens de la R.A.F. irakienne. Le bruit en était parvenu à Qazi Mohammed alors qu'il se trouvait à Bakou avec quelques autres, et Jafar Baghirov, premier ministre azerbaïdjanais les avait mis en garde contre ce Kurde qui ne pouvait être qu'un agent britannique. Cependant, d'après Roosevelt, Barzani se serait mis tout de suite à la recherche du général Atakchiiov, commandant les forces soviétiques en Azerbaïdjan occidental, et celui-ci lui aurait dit de se mettre à la disposition de Qazi Mohammed. Ce dernier installa ces Kurdes d'Irak à Mahabad et dans les environs. L'accueil fut fraternel et le comportement des Barzani exemplaire. D'ailleurs ils frayaient peu avec la population locale, à cause de leurs coutumes et dialectes différents. Barzani, nous dit Eagleton, s'efforça de convaincre les Russes qu'il était leur homme. En tout cas, Mollah Moustafa ne fit rien qui pût gêner Qazi Mohammed. Il assista, avec les hommes de sa tribu, à la proclamation de la République, le 22 janvier 1946, et en mars, avec trois autres chefs : Mohammed Husain Saif i Qazi, cousin de Qazi Mohammed, Amr Khan, chef des Shikak, et Hama Rashid Khan de Baneh, il fut promu général de l'armée kurde. De fait, il avait amené avec lui le contingent le plus nombreux, le plus discipliné et le plus aguerri. Les Soviétiques n'eurent rien à voir à ces promotions et la légende de Barzani « général de l'armée soviétique », le « général rouge », ne s'appuie donc sur rien. On n'en est que plus surpris d'entendre parler du « bâton de maréchal » que Moscou lui aurait donné, dans un ouvrage récent et très sérieux

par ailleurs⁸. Barzani n'a jamais été non plus commandant en chef de l'armée kurde, comme le rapportèrent quelques journalistes. En effet, l'armée kurde fut organisée à part des Barzani et des autres éléments tribaux, en qui on n'avait qu'une confiance relative. Mais, dès que les affaires de la jeune République se compliquèrent en face du Gouvernement iranien, le rôle militaire des Barzani semble avoir été prépondérant. En effet, au début d'avril 1946, 1 200 Barzani reçurent ce qu'il y avait de mieux en fait d'armes qu'avaient apportées les « Russes » et, à la fin du mois, ces troupes d'élite prirent position au-dessus de Saqqiz où l'armée iranienne se renforçait.

Le 24 avril, ils battirent à Qahrawa une colonne iranienne qui les menaçait de Saqqiz. Ils y tuèrent vingt soldats, en blessèrent vingt-sept, firent quarante prisonniers et mirent en fuite le reste des six cents cavaliers ou artilleurs de l'armée impériale. Ce fut la première victoire kurde. Le 3 mai, le général Razmara vint à Saqqiz et discuta d'une trêve avec les Kurdes. Mais la présence des Barzani sur les collines dominant la ville déplaisait au général qui, au matin du 15 juin, envoya deux bataillons pour les déloger de la hauteur de Mamashah, défendue par le célèbre Khalil Khoshavi et treize Barzani seulement. Les sources iraniennes les estimaient à six ou huit cents. En tout cas, le petit groupe se défendit avec acharnement jusqu'au soir, tuant vingt-deux hommes et en blessant quarante. Seul son chef fut blessé de dix balles et mourut deux jours plus tard. Les autres réussirent à décrocher.

Après la chute de la résistance azerbaïdjanaise, le 11 décembre 1946, les *Shikak* et les *Herki* voulurent profiter de la situation. Dès le 14, certains chefs kurdes firent donc leur soumission au général Homayuni à Miandoab; le 16, ce fut le tour de Qazi Mohammed, Saif i Qazi, Haji Baba Shaikh et d'autres. Mollah Moustafa Barzani avait essayé de convaincre Qazi de l'accompagner en Irak. Le 20, il obtint à Mahabad une entrevue du général Homayuni qui l'autorisa à aller à Téhéran discuter avec l'ambassade britannique le retour éventuel des Barzani en Irak. Les Anglais se montrèrent peu enthousiastes. Aussi Barzani accepta-t-il l'offre des Iraniens de s'installer avec tous ses partisans dans la région montagneuse de Alvand, si toutefois son frère Cheikh Ahmed était d'accord; mais celui-ci préféra rentrer en Irak par force. Alors le général Homayuni leur proposa ou de quitter immédiatement l'Iran pour l'Irak, ou de rendre leurs armes, ou de combattre. Les Barzani choisirent le combat. Nous les retrouverons plus tard.

8. B. VERNIER, *L'Irak d'aujourd'hui*, Colin, 1963, p. 190. On retrouve les mêmes erreurs dans l'ouvrage pourtant bien informé d'ED. SABLIER, *De l'Oural à l'Atlantique le bond russe en Afrique*, Fayard, 1963. Rien que dans les pages 90-91 j'ai relevé une douzaine d'inexactitudes et quelques autres encore pages 160-161.

III. LES INFLUENCES ÉTRANGÈRES ?

On n'a pas manqué de dire et de répéter que le mouvement kurde qui aboutit à la création de la république de Mahabad n'était pas spontané, mais avait été soulevé et entretenu par des puissances étrangères, et tout spécialement par les Soviétiques. Les faits confirment-ils cette thèse ?

1. Les Britanniques.

Si je dis tout spécialement les Soviétiques, c'est parce que certains ont accusé aussi les Britanniques. Ceux-ci évidemment ont joué un rôle dans le mouvement kurde dès la fin de la première guerre mondiale. Des agents actifs qui connaissaient parfaitement la langue et les tribus, comme les majors Noël ou Soane, s'efforcèrent un moment, en Turquie aussi bien qu'en Irak, d'attirer les Kurdes dans leur zone d'influence, en leur promettant appui en vue de l'indépendance ou du moins de l'autonomie interne. Ils soutinrent un moment les prétentions de Cheikh Mahmoud en Irak et, lorsqu'ils le trouvèrent trop exigeant ou insuffisamment docile, essayèrent de se rabattre sur un Kurde plus souple, leur semblait-il, comme Cheikh Taha. C'est du moins ce que nous révèle C.-J. Edmonds, bien payé pour le savoir. Mais depuis, lancés qu'ils étaient dans leur politique pro-arabe, sinon pan-arabe, les Britanniques avaient vu leurs relations avec les Kurdes plus que se refroidir. Durant la deuxième guerre mondiale pourtant, ils souhaitèrent une amélioration de la situation des Kurdes en Irak et aussi en Turquie, si l'on en croit un rédacteur de l'*Economist* ⁹, car ils redoutaient la fondation d'une république soviétique à caractère arméno-kurde ¹⁰. Est-ce uniquement pour se tenir au courant et éviter toute surprise que le conseiller politique britannique à Mossoul allait parfois jusqu'à Mahabad ? A. Roosevelt qui signale ce fait ajoute d'ailleurs que les Britanniques restèrent sourds aux aspirations kurdes, à cause des Arabes. W. Eagleton ne fait aucune allusion à ces randonnées en Iran. Il n'en reste pas moins qu'à l'automne de 1945, avant même la proclamation de la république kurde de Mahabad, ce sont surtout les Britanniques qui sont pris à partie dans quelques organes de la presse iranienne ¹¹. Mais il est bien évident, qu'à l'époque, les Anglais n'avaient rien à voir avec ce mouvement kurde d'émancipation en Iran.

9. Article du 11 mai 1946.

10. Cf. Major R. GOOLD-ADAMS, *Middle East Journey*, Oxford, 1947, p. 96.

11. Cf. les extraits des journaux : *Eres*, *Al-Siba*, *Iran Kenouni*, *Nidayé edalet*, *Tehrani Imruz*, cités dans L. RAMBOUT, *op. cit.*, p. 97-99.

2. Les Soviétiques.

Ceux-ci ont été directement mis en cause par les Occidentaux et jusqu'aujourd'hui toute leur presse, à quelques exceptions près, reste convaincue que l'affaire a été montée de toutes pièces par les Russes. Un journaliste a lancé le slogan, tout le monde emboîte le pas, mais personne ne contrôle. En tout cas, les arguments sont connus : les Soviétiques ont fourni des armes, ont nommé Barzani « maréchal » et ont envoyé de jeunes Kurdes étudier à Bakou. Par la suite, Barzani, à plusieurs reprises, aurait profité des émetteurs de la radio soviétique pour appeler les Kurdes d'Iran, de Turquie ou d'Irak à se soulever contre leurs gouvernements oppresseurs. A part la mention de « maréchal », tous ces détails sont exacts, mais, en somme, ne prouvent rien. Syriens et Égyptiens, pour ne parler que de ceux-là, ont reçu des Soviétiques d'autres appuis, beaucoup plus substantiels que quelques milliers de fusils, sans être pour autant déconsidérés aux yeux de l'Occident. Essayons donc de regarder les faits d'un peu plus près. Certaines vérités s'en dégageront. Y découvrirons-nous trace de « la main de Moscou » ?

Ne pas confondre Azerbaïdjan et Kurdistan

On peut et on doit affirmer que, de toute façon, l'attitude des Russes en Iran de 1941 à 1946, a été tout à fait différente envers les Kurdes et envers les Azerbaïdjanais. Ceux-ci, de race, de langue, de coutumes, de religion, sont très proches de leurs frères de l'Azerbaïdjan soviétique et il est presque certain que les Soviétiques ont caressé l'espoir d'unir en une seule nation ces deux populations ou, du moins, ont essayé de travailler en ce sens. Le retour de Pishevari, originaire lui-même de l'Azerbaïdjan iranien en serait déjà une preuve. Et les nombreux agents soviétiques, eux-mêmes Turcs azéris, manœuvrèrent en cette direction avec, on peut le supposer, l'approbation des autorités soviétiques supérieures.

Mais les Kurdes iraniens — et il s'agit uniquement de ceux qui habitent la province d'Azerbaïdjan occupée et non de ceux du Kurdistan iranien resté en dehors de la zone d'occupation russe — n'intéressaient les Soviets qu'en tant qu'habitants de l'Azerbaïdjan et non point en tant que Kurdes. Dans une république soviétique d'Azerbaïdjan, ils auraient joui d'une certaine autonomie culturelle, tout comme leurs compatriotes de l'Arménie soviétique, mais rien de plus.

Il n'y a pas de « Russes » chez les Kurdes

A maintes reprises, Eagleton parle de « Russes » : fonctionnaires, officiers politiques, consuls, commerçants ou autres. Mais en fait il s'agit dans la plupart des cas, non point de Russes, mais de Turcs azéris soviétiques. C'est vrai que ni Staline, ni Khrouchtchev, ni Mikoyan ne sont point non plus de vrais Russes. De même les Kurdes iraniens ne virent guère de Kurdes soviétiques, mais bien des Azerbaïdjanais soviétiques qui sont Turcs et, de ce fait, ne s'entendent pas tellement avec les Kurdes. Cela sera souvent source de désaccords. Les seuls Kurdes authentiques qui visitèrent le territoire de la république de Mahabad furent le colonel Aslanov, et cela en 1941, à une époque par conséquent où les Soviets ne pensaient guère à une autonomie kurde, et Mustafayov, attaché au consulat de Rézaïeh, qui accompagna le premier groupe à Bakou, en 1941 également. D'ailleurs Roosevelt ne les cite même pas. Mais il donne comme Kurde le major Jafarov, à Rézaïeh, expert en la connaissance des tribus du nord de l'Iran et qui circulait, paraît-il, en costume kurde. Eagleton ne signale pas ce détail pourtant intéressant. Tous les autres Soviétiques avec qui les Kurdes eurent quelques rapports : à Tabriz, le général Atakchiov, commandant en chef de l'armée rouge en Azerbaïdjan, le major Yermakov, chef des Services Spéciaux, les docteurs Samadov et Qoliov qui travaillaient à l'hôpital « russe » ; à Rézaïeh, le consul Hashimov et son adjoint Aliakbarov, cité par Roosevelt, Hajiov, attaché commercial (ou simple marchand de chevaux, comme dit Roosevelt) ; à Miandoab, le capitaine Nemaz Aliov, de 35 ans, peu sympathique ; à Naqadeh, le capitaine Samadov ; à Uhsnavieh, le capitaine Fatullaov, tous ces fonctionnaires étaient des Turcs azerbaïdjanais qui, par le suffixe *ov*, avaient russifié, comme c'est la coutume chez les Soviets, leur nom turc ou musulman facilement reconnaissable. A Mahabad même, il n'y eut guère de Soviétiques à demeure, sauf au début, Abdullaov, simple marchand de chevaux, puis un attaché commercial, Babayov, et, après la fondation de la République, Asadov qui arriva, en février 1946, comme attaché commercial, et enfin le fameux capitaine Salahaddin Kazimov qui, en mars 1946, fut envoyé à Mahabad comme conseiller militaire. Les Kurdes le surnommèrent « Kaka-gha » et lui donnèrent le grade de colonel dans leur armée. Mais c'est en turc qu'ils se parlaient !

Tous ces agents, qu'ils fussent Turcs ou Kurdes, n'en étaient pas moins soviétiques et c'est pour les Soviétiques et leur politique qu'ils travaillaient. En effet, lors du voyage des chefs kurdes à Bakou, organisé fin 1941, Jafar Baghirovo, alors premier ministre de la République soviétique d'Azerbaïdjan, mais qui devait être exécuté pour trahison en avril 1956, leur parla « en termes géné-

raux de l'amitié soviétique et de la fraternité kurdo-azerbaïdjanaise ¹² ». En mai 1942, les fonctionnaires soviétiques, dont le consul général de Tabriz, rappelaient à Rézaïeh, aux chefs des tribus *Herki*, *Begzadeh* et *Shikak*, que les Soviétiques voulaient le maintien de la sécurité, le respect de l'autorité du gouvernement iranien et le retour à l'armée régulière des armes que les tribus lui avaient enlevées. On ne peut être plus correct. Cette correction avait déjà été reconnue par un Britannique, expert en la matière, le colonel Elphinston ¹³. C'est vrai qu'à l'époque, les Allemands avaient déclenché une offensive en Crimée et sur le Don et, en juillet, au Caucase même. Il ne s'agissait donc pas de se créer des difficultés supplémentaires. En 1942 également, le général Atakchiov, à cause peut-être de certains troubles, avait contacté quelques chefs de tribus qui lui avaient proposé Shaikh Abdullah Effendi Gilani comme gouverneur possible du district; mais des ennemis en firent un agent britannique, ce qui était le meilleur moyen d'écarter sa candidature. Amr Khan Sharifi des *Shikak* ne sembla pas donner non plus toutes garanties. Roosevelt cite encore Qarani Agha chef des *Mamash* et Amir Asad des *Dehbokri* comme ayant été aussi contactés sans plus de succès.

Les Kurdes agissent sans se soucier des Russes

Lors de la fondation à Mahabad du *Komala* par de jeunes Kurdes nationalistes, le 16 septembre 1942, il ne semble pas que les autorités occupantes aient été tenues au courant, sauf peut-être Abdullaov, d'après Roosevelt qui fait remarquer, par ailleurs, que le parti *Tudeh*, instrument de pénétration des Soviétiques en Iran, n'avait jamais pu s'implanter au Kurdistan.

L'année 1943 fut dure pour les Russes. Le 2 février, chute de Stalingrad; mais la contre-offensive commence en été et la Conférence de Téhéran, le 2 décembre, va redoubler les énergies. Anglo-Saxons et Soviétiques y siègent « à part entière ». Comment les Kurdes pouvaient-ils croire dès lors que se mettre bien avec les uns c'était nécessairement s'opposer aux autres? De son côté le *Komala* étend son influence et, fin avril, forme son Comité Central. L'année 1944 voit s'ouvrir le second front en France, au mois de juin, et, aux mois d'août et de septembre, les Soviétiques sont victorieux dans les Balkans. Durant toute cette période, les Kurdes d'Iran se sont fortifiés. En mars-avril, ils ont pris contact avec le parti *Hewa* et le parti communiste kurde d'Irak pour former *Razgar i Kurd* ou Parti de la Libération. En mai, ils ont fait choix d'un drapeau national en accord avec les Kurdes d'Irak.

12. EAGLETON, *op. cit.* p. 23.

13. W.G. ELPHINSTON, *The Kurdish Question*, JRCAS, XXV, 1948.

Ce drapeau se compose de trois bandes horizontales : rouge, blanc, vert avec un soleil au milieu. En août, des délégués Kurdes iraniens, irakiens et turcs, au mont Dalanpar, à cheval sur les trois frontières, ont signé un pacte de support mutuel : *Peman i Se Senur*, le Pacte des trois frontières.

Le 12 février 1945, la Conférence de Yalta, où siègent Staline, Roosevelt et Churchill, coordonne les efforts des Alliés contre l'Allemagne et prépare les décisions de la paix. Les Russes sont auréolés de gloire. Les photos de Staline sont placardées partout, avec celles de Roosevelt et de Churchill. Au Liban, on y ajoute celle de de Gaulle. Et elles sont toutes sorties des presses de l'Imprimerie Catholique. Eagleton ne fait aucune allusion à l'ouverture, sous l'égide de V.O.K.S., d'un club culturel russe à Mahabad, *Anjoman i Farhang i Kurdistan û Shuravi*, ou Société de relations culturelles entre le Kurdistan et les Soviétiques, dont parle Roosevelt, mais sans en indiquer la date exacte. C'est là que se réunissaient les membres du *Komala* lorsqu'ils étaient devenus trop nombreux pour tenir leurs réunions dans des maisons particulières. Roosevelt dit aussi que c'est là, à l'occasion de la représentation d'une sorte d' « opéra » en langue kurde : *Daik i Nishtiman*, La Mère-Patrie, en avril 1945, que Qazi Mohammed aurait été admis dans le Parti. Mais Eagleton affirme, de son côté, que cette admission eut lieu en octobre 1944 et ne fait nulle mention de l'insistance des agents soviétiques pour cette admission.

Avril 1945, c'est précisément alors que se tient la Conférence de San Francisco. La *Ligue Kurde* lui lance, de Beyrouth, un appel (30 mars 1945) que le général Ihsan Noury Pacha, ancien chef de la révolte de l'Ararat, appuya dans une lettre datée du 21 juillet¹⁴. Dans l'intervalle, les Allemands avaient capitulé, en mai, et, à la même époque, les Anglais n'avaient pas hésité à intervenir militairement contre les troupes françaises en Syrie. Les Kurdes profitaient de l'euphorie générale. En cette même année presque tous les chefs et le peuple s'étaient ralliés au Parti. C'est vrai que leurs sentiments patriotiques sont fortement encouragés par les multiples représentations de l'opéra précité qui se jouait un peu partout. Ne voyait-on pas sur la scène les fils du Kurdistan libérer des mains de ses oppresseurs leur Mère-Patrie enchaînée? Et il était facile de reconnaître en ces « vilains » les Turcs, les Iraniens et les Arabes d'Irak. Mais en juillet, à Ushnu, sans doute pour faire plus actuel, un officier soviétique déclara qu'il serait plus opportun de remplacer les Iraniens par les Nazis et d'ajouter les Russes au nombre des libérateurs. Dans l'ivresse de la victoire, les Soviétiques purent organiser, en automne, un nouveau voyage à Bakou

14. L. RAMBOUT, *op. cit.* p. 138-139.

pour les chefs kurdes. Cette fois, c'est Qazi Mohammed qui en choisit les bénéficiaires, d'accord avec ses hôtes « russes ». Les Kurdes y proposèrent, par écrit, leurs desiderata d'un État séparé des Azerbaïdjanais et leur demande de soutien en armes et en argent. C'est encore une fois Baghirov qui les reçut. Il leur fit comprendre clairement « qu'il n'était point nécessaire pour les Kurdes d'entreprendre la formation de leur propre État. La liberté kurde doit être basée sur le triomphe des forces populaires, non seulement en Iran, mais aussi en Irak et en Turquie. Un État kurde séparé était une chose désirable que l'on envisagerait plus tard, lorsque la « nation » tout entière pourrait s'unir. Jusque-là, les aspirations kurdes devaient se satisfaire à l'intérieur de l'autonomie azerbaïdjanaise¹⁵ ». C'était clair. Mais à la réponse non moins claire de Qazi Mohammed que les Kurdes ne se contenteraient pas de cette solution, Baghirov frappa du poing sur la table et il proclama que « tant qu'existera l'Union soviétique, les Kurdes auront leur indépendance ». Et « en termes emphatiques mais vagues, il promit que des fournitures militaires, y compris tanks, canons, mitrailleuses et fusils, seraient envoyées à Mahabad. Il fit aussi allusion à la possibilité d'un appui financier et réserva des places à l'École militaire de Bakou pour autant d'étudiants que les Kurdes pourraient y envoyer... De même une presse à imprimer serait expédiée à Mahabad en vue de publications en kurde ». Mais il fit remarquer aussi que le Komala resterait inefficace à moins de se transformer en Parti démocratique du Kurdistan, *Hizb i Demokrat i Kurdistan*. Enfin, il mit en garde ses visiteurs contre Mollah Moustafa Barzani, qui venait de pénétrer en Iran et qui était un « espion britannique ».

Mais ce n'était là que des promesses. Baghirov les avait faites un peu à l'improviste, et au nom de qui? Pourtant, en novembre 1945, arriva à Mahabad une machine à imprimer qui fut facturée 100 000 tomans, pour la forme, dit Eagleton. Le 12 décembre, Pishevari inaugurait à Tabriz une Assemblée nationale provinciale où, sur avis de fonctionnaires « russes », le Parti démocrate du Kurdistan envoya cinq délégués. Ceux-ci, traités en parents pauvres, se hâtèrent de regagner Mahabad où, le 17 décembre, on hissa le drapeau kurde sur le toit du tribunal. Fin décembre, Qazi Mohammed envoya deux émissaires à Tabriz contacter le consul britannique en vue de relations éventuelles avec un futur Kurdistan autonome, mais n'en reçut qu'une réponse vague. Lui-

15. EAGLETON, *op. cit.* p. 44. Curieuse coïncidence. C'est la même thèse qu'exposa Nasser aux Barzani à leur retour d'exil : « Il admet et encourage même l'existence d'un État kurde, mais seulement lorsqu'un tel projet deviendra réalisable, c'est-à-dire lorsque pourront se joindre à cet État les provinces et populations kurdes de Turquie, d'U.R.S.S. et d'Iran ». Cité dans le journal *L'Orient* (Beyrouth) du 22 janvier 1959.

même alla discuter de cette autonomie avec Pishevari et les fonctionnaires soviétiques. Il paraîtrait que le lieutenant Nemaz Aliov à Miandoab et le major Yermakov à Tabriz ne firent point d'objection. Pourtant, lorsque la proclamation de l'autonomie se fit, le 22 janvier 1946, ce ne fut pas en présence de « trois officiers soviétiques en jeep, armés de pistolets mitrailleurs », comme l'écrivit Roosevelt. Car dit Eagleton, « aucun Russe ne se trouvait parmi la foule, seul Yermakov de Tabriz surveillait ce qui se passait d'une jeep toute proche ». En tout cas, cette décision valut aux Kurdes les reproches des autorités soviétiques et non point leur bénédiction. En effet, en février, Qazi Mohammed dut aller s'en expliquer à Tabriz avec Pishevari. Comme celui-ci s'obstinait à n'accorder aux Kurdes qu'une demi-autonomie à l'intérieur de l'autonomie azerbaïdjanaise, ce qui ne convenait point aux Kurdes, ces derniers furent invités, fin mars, à venir à Tabriz pour une explication franche. Le ministre de l'Éducation de l'Azerbaïdjan soviétique, Ibrahimov, et le général Qoliov venus de Bakou, leur demandèrent de quel droit ils avaient établi leur propre gouvernement. Les Kurdes d'Iran devaient rester unis à l'Azerbaïdjan, jusqu'à la libération de leurs frères d'Irak et de Turquie. Qazi Mohammed sembla vouloir s'incliner; mais il y eut refus formel de Saif i Qazi et de Haji Baba Shaikh qui répliquèrent que, s'ils ne pouvaient être pleinement indépendants, mais devaient rester sous la tutelle de plus puissants qu'eux, ils préféraient encore l'union à l'Iran plutôt qu'à l'Azerbaïdjan. Après un délai de vingt-quatre heures, la réponse arriva de Bakou : les Kurdes pourraient avoir leur propre gouvernement.

Dès lors, les Kurdes décidèrent d'organiser une armée indépendante des contingents des tribus et Kazimov arriva, dans le courant de mars, pour la mettre en train. L'uniforme ressemblait à celui de l'armée russe, mais s'en distinguait nettement par les boutons, les badges et insignes portant l'emblème kurde, à savoir « un soleil flanqué d'épis de blé, avec une montagne et une plume dans le fond »¹⁶.

Mais il y eut presque tout de suite des tiraillements entre Kurdes et Azerbaïdjanais, car ceux-ci n'admettaient guère l'autonomie des premiers qui réclamaient, en outre, tout le pays à l'ouest du lac de Rézaïeh. La population y était turque en partie et, semble-t-il, aurait préféré la domination de la république de Mahabad au gouvernement nettement procommuniste de Tabriz.

A la mi-avril, les fonctionnaires soviétiques obligèrent les deux parties à s'entendre et à signer à Tabriz, le 23 avril 1946, le *Traité d'Amitié et d'Alliance*. Cette fois encore, les Russes n'avaient pas

16. *Ibid.* p. 38, 79.

appuyé les désirs des Kurdes, qui en furent profondément vexés. Par la suite, ni les armes promises : tanks et canons, n'arrivèrent, ni aucun secours en argent non plus. Seuls soixante étudiants kurdes partirent, fin mai, pour Bakou, mais à leurs frais. Ils s'y entendirent mieux avec les Azerbaïdjanais de Bakou qu'avec ceux d'Iran. Sauf six, ils sont tous rentrés dans leur patrie.

Au positif de l'activité soviétique chez les Kurdes de l'Azerbaïdjan iranien on peut, si l'on veut, mettre l'achat de leur tabac, en mai 1946. Par contre les Soviétiques s'opposèrent formellement au projet des Kurdes d'étendre leur autorité jusqu'à Sanandaj. Cela amena une fois de plus des divergences de vues entre Qazi Mohammed et Haji Baba Shaikh. Finalement « pressé par ses conseillers « russes » d'être souple dans ses tractations avec les fonctionnaires iraniens », Qazi Mohammed consentit à une trêve avec le général Razmara.

La propagande soviétique et son efficacité

Le 6 mai 1946, l'armée rouge quittait officiellement le territoire iranien. Laissée à elle-même, entre un Azerbaïdjan pro-communiste qui augmente sa pression et l'État du Chah qui renforce ses positions, que deviendra la république kurde de Mahabad? et en particulier quel secours peut-elle attendre des Soviets?

Eagleton répond à cette question en moins de quatre pages¹⁷. La situation est résumée en une seule ligne : « Les relations (des chefs kurdes) avec les « Russes » étaient correctes et plutôt de pure forme. » Partout sans doute des portraits de Staline, mais moins nombreux malgré tout que ceux de Qazi Mohammed, ornaient les murs des bureaux et des maisons. Le Parti démocrate fut organisé à la façon du Parti communiste, avec ses sections féminines et de jeunes, son Conseil supérieur et son Comité central. Mais malgré ce cadre, il était « presque libre de toute direction politique doctrinaire de quelque sorte que ce soit. A l'époque, une seule personne à Mahabad était tant soit peu familière avec la doctrine marxiste... Malgré les slogans « progressistes » et la glorification de l'Union soviétique dans les discours et la propagande, aucune mention du socialisme, du partage de la terre, de l'égalité du paysan et du propriétaire terrien du genre de celle qui remplissait la presse et les émissions radiophoniques de Tabriz ». Cette constatation rejoint celle qu'avait déjà signalée Roosevelt. Il y avait aussi beaucoup plus de liberté, car, à Mahabad, on pouvait écouter impunément les émissions d'Ankara et de Londres, ce qui était interdit, sous peine de mort, à Tabriz. Une petite remarque en passant. Les Soviets qui avaient traité plus d'une fois avec les chefs

17. *Ibid.* p. 102-105.

de tribus, surtout dans le domaine de la sécurité, ne sont cependant jamais allés jusqu'à les subventionner, comme le firent les Britanniques avec les Kurdes d'Irak, pour être sûrs qu'ils ne feraient rien contre les Alliés.

Parmi les moyens de propagande soviétique relevés par Roosevelt, il y aurait eu la publication des hauts faits du Kurde Semand Siamandov, colonel de l'armée rouge, qui défendit Moscou et mérita le titre de « Héros de l'Union soviétique », distinction relativement rare, souligne Rambout. Eagleton n'y fait pas allusion et, en fait, on ne voit pas comment la conduite héroïque de ce colonel pouvait promouvoir le nationalisme kurde, car la défense de Moscou est une chose et l'indépendance kurde en est une autre. On pourrait croire aussi que les Soviétiques s'étaient efforcés d'agir sur l'esprit des Kurdes en les inondant de tracts, de pamphlets, bref de toute une littérature marxiste en langue kurde, comme l'ont fait par la suite, à Bagdad par exemple, les Américains pour leur propagande. Nous savons par Eagleton qu'il n'en fut rien, et pour cause. En effet, de 1938 à 1946, absolument rien ne fut imprimé en kurde chez les Soviétiques, pas même pour les Kurdes qui vivaient en Arménie. Les Soviétiques étaient alors trop occupés à faire la guerre par les armes pour s'occuper de littérature, fut-elle de propagande. En 1946, parurent seulement un alphabet de 104 pages et deux tracts de 8 pages chacun. L'un était intitulé : *A la lumière de la Constitution*, et l'autre était la traduction du Discours de Staline, le 11 décembre 1937, à la réunion électorale du district de Moscou. Ce dernier tiré, il est vrai, à 10 000 exemplaires, alors qu'un tirage ordinaire d'un texte kurde en Arménie ne dépasse pas les 3 000. Et si l'on se rappelle qu'en Union soviétique à partir de 1938 tous les textes, sauf arméniens, sont désormais imprimés en caractères cyrilliques, on voit quelle diffusion cette littérature peut atteindre chez les Kurdes moyens... et même chez les autres ¹⁸.

Si les Soviétiques soignaient si mal leur propagande, peut-on dire, par contre, que les Kurdes en étaient de chauds partisans? Roosevelt a tout un long paragraphe sur le sentiment anti soviétique qui dominait chez les Kurdes ¹⁹. Eagleton, à plusieurs reprises, signale aussi, non seulement le manque d'enthousiasme, mais même de simple confiance chez la plupart des chefs. Pour Roosevelt, Zero Beg des *Herki* semble avoir été le protégé favori des Soviétiques, mais cela n'était pas une recommandation. Pour Eagleton, seul Qazi Mohammed était pleinement convaincu que les Russes pourraient garantir la victoire finale du peuple kurde. Mais il n'en conclut pas moins : « Tout en acceptant une tutelle soviétique, Qazi

18. Cf. N.A. ALEKSIAN, *Bibliographie des livres kurdes soviétiques, 1921-1960*, en kurde et en russe, Ériwan, 1962, 124 pages.

19. *Art. cit.* p. 263-265.

demeurait un nationaliste kurde implacable et irréductible et comme tel entraînait tous ses compatriotes, à part une poignée. » Cette attitude est celle de tous les Kurdes, hier et aujourd'hui, qui acceptent l'aide qu'on leur offre, d'où qu'elle vienne, mais n'en gardent pas moins leur indépendance doctrinale et politique. Et c'est bien ainsi que je devais interpréter la réflexion que me fit, à l'automne de 1959, un Kurde d'Istanbul : « Je baiserais la main du pape ou la main de Khrouchtchev, si l'un ou l'autre travaille pour l'indépendance du Kurdistan. » Voilà ce que les Occidentaux, et les autres, feraient bien de ne pas oublier.

Que conclure ?

De tous les faits qui précèdent, on peut, je crois, conclure en toute objectivité que, non seulement, les Soviétiques ne sont point à l'origine de la république de Mahabad, mais qu'ils s'ingénierent plutôt à en entraver le développement. Le soutien qu'ils finirent par lui apporter, presque à leur corps défendant, ne fut qu'une goutte d'eau, si on le compare, par exemple à l'aide soviétique à la République arabe unie, en argent, en techniciens, en installations industrielles, sans parler de l'armement, rien qu'en 1962.

IV. LE DESTIN DE CHEFS MALHEUREUX

L'échec coûte toujours cher. La république kurde de Mahabad n'a pas rencontré le succès qu'en attendaient ses chefs et ses partisans. Il nous reste à en examiner le destin. Il fut sévère, mais le sort général des Kurdes n'en fut pas réglé pour autant.

Qazi Mohammed fut arrêté à Mahabad le 21 décembre 1946, à l'issue d'une entrevue avec le général Homayuni. Barzani avait quitté la ville le matin même pour Tabriz et Téhéran avec un laissez-passer du même général. Dès ce moment, Qazi Mohammed et Saif i Qazi furent gardés à part des 28 autres fonctionnaires kurdes arrêtés. Le 30 décembre, Sadr i Qazi, frère de Mohammed, en négociations à Téhéran avec le premier ministre, Qavam, fut arrêté à son tour, amené à Mahabad et joint à ses deux parents.

1. Le procès des Qazi.

Dès le début de janvier 1947, une Cour militaire spéciale siègea à Mahabad, avec comme président le colonel Parsi Tabar et comme procureur général le colonel Fiuzi, chef d'état-major du général Homayuni. Les actes du procès n'ont jamais été entièrement publiés, mais Eagleton s'est informé auprès du général Fiuzi lui-même et dans un livre persan de Pesian, intitulé : *Az Mahabadeh*.

On refusa à Qazi Mohammed de prendre pour avocats deux officiers de Téhéran, bien connus pour leur compétence juridique, sous prétexte de ne pas retarder le procès, car, lui dit-on, il pourrait aussi bien demander alors un avocat de Londres. A quoi Qazi répondit que, s'il avait été en contact plus étroit avec Londres, il ne serait pas dans le box des accusés. Il dut donc se contenter d'un capitaine Sharif de la garnison de Mahabad.

Le 9 janvier, Qazi objecta l'incompétence de cette Cour martiale spéciale car, comme civil, il devait être jugé par un tribunal civil ou du moins par un tribunal militaire à Téhéran. Il protesta aussi du peu de temps qu'on lui avait laissé pour choisir un avocat. La Cour rejeta ces objections.

Le procureur général résuma son accusation en vingt-deux points, de valeur inégale, qui légitimaient la poursuite : violation de la Constitution iranienne, en particulier par la fondation d'une République kurde, l'attribution de grades militaires, la distribution d'armes, le changement de drapeau. Qazi répliqua qu'en fait le Gouvernement iranien avait été incapable d'exercer son autorité au Kurdistan depuis l'occupation soviétique de 1941. Il avait donc rempli un vide et, s'il avait coopéré avec les Soviétiques, c'était à son corps défendant, tout comme le Gouvernement de Téhéran avait été lui-même obligé de collaborer avec eux. Quant au drapeau kurde, rien dans la Constitution iranienne n'impliquait la position relative des trois couleurs du drapeau national. Mais Qazi ne put répondre quand on lui rappela que certains drapeaux portaient un écusson kurde!

Puis l'acte d'accusation en vint aux engagements avec les troupes iraniennes et les pertes en vies humaines qui s'en étaient suivies, par exemple l'attaque du poste de police de Mahabad en 1943, Qahrawa où tout un bataillon avait été battu et, en dernier lieu, les instructions de Qazi Mohammed de résister à l'entrée des troupes iraniennes au Kurdistan. La défense essaya de dégager Qazi et ses parents de tous ces faits militaires. L'accusation prouva aussi que la femme de Qazi Mohammed avait donné 14 000 tomans (2 800 dollars) à l'avocat pour stimuler son zèle et 21 000 tomans (4 200 dollars) à d'autres officiers. Tout cet argent d'ailleurs fut, par la suite, récupéré et remis... à la veuve. Comme toujours, l'imagination grossit ces chiffres : « On raconta que le leader de la République kurde, Qazi Mohammed fut pendu en 1946 (*sic*), le surlendemain du jour où Razmârâ avait touché 2 millions de *roman* (20 millions de réaux) pour lui promettre la vie sauve. »²⁰

A Saif i Qazi, l'accusation reprochait le port d'uniforme de général, ses trois voyages à Bakou, sa participation aux combats.

A quoi la défense répondit que les autorités de Tabriz avaient autorisé ses voyages, qu'après l'accord Pishevari-Firouz qui le nommait gouverneur de Mahabad, il n'avait plus porté l'uniforme, enfin qu'on ne pouvait légitimement le considérer comme personnellement responsable des combats.

Quant à Sadr i Qazi, il avait passé à Téhéran, comme membre du Parlement, presque tout le temps que dura la République. Il jouissait donc de l'immunité parlementaire durant la période de son mandat de député. Si, par la suite, il avait commis quelque infraction à la loi, il était passible d'un tribunal civil et non pas militaire. Mais il ne put nier qu'il avait prêché la résistance, le 6 décembre, à la mosquée Abbas Agha.

Le 23 janvier, après 72 heures de délibération secrète, la Cour militaire spéciale condamnait à mort les trois prisonniers. Le verdict fut envoyé à Téhéran où, paraît-il, la clémence prévalait en certains milieux. Mais deux commissions de revision confirmèrent la sentence. Pourtant on devait surseoir à l'exécution pour des « raisons politiques ». L'ordre ne parvint en effet au général Homayuni que le 30 mars. Il le transmit le même jour à Mahabad. Le 31 mars 1947, à l'aube, en secret et avec le maximum de sécurité les trois Qazi furent pendus. Il n'y eut pas de réaction populaire, comme on l'avait craint. A part cinq officiers pendus eux aussi, les 28 membres du Gouvernement kurde furent condamnés à différentes peines de prison. Plusieurs d'ailleurs étaient en fuite. Il paraîtrait que ce sont surtout les chefs de l'armée iranienne qui se sont montrés inexorables et ont insisté pour l'exécution des condamnés à mort. Et cela pour des questions d'amour-propre. En effet, Qazi Mohammed qui, tout au long de son procès, avait fait montre de beaucoup de grandeur d'âme, avait aussi manifesté trop d'esprit. En ce pays où même les portefaix connaissent par cœur de longues tirades de Firdousi, il avait eu le tort d'appliquer aux soldats de l'armée gouvernementale ces vers du poète national :

Nous préférons mourir un par un

Plutôt que de livrer notre pays à l'ennemi!

mais en y faisant cette variante :

Nous tournons le dos à l'ennemi un par un

Plutôt que de mourir pour notre pays!

Cette insulte, dit-on, fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase...

Quant aux pendus de Mahabad, ils n'ont pas été oubliés de leurs compatriotes. Les poètes kurdes ont célébré à l'envi l'héroïsme de ces nouvelles victimes du nationalisme kurde. *La mort de Qazi Mohammed* est un des meilleurs poèmes sortis de la plume de Qedri Can. Quelques mois après leur exécution, le gouverneur iranien de la ville déclarait à un journaliste étranger que la tombe de Qazi Mohammed était devenue un lieu de pèlerinage très fréquenté

et cela malgré les ordres du gouvernement. De son côté, V. Monteil constate que « les Kurdes fleurissent les tombes de Mahabad ». Aujourd'hui, beaucoup d'officiels iraniens reconnaissent qu'il eût été de l'intérêt de l'Iran de montrer plus de clémence. W. Eagleton, à son tour, fait cette remarque : « Le fait demeure que l'esprit qui enflamma le nationalisme kurde en Iran entre 1943 et 1945 existe encore à Mahabad et ailleurs au Kurdistan ²¹. »

2. L'Anabase des Barzani.

Les Kurdes *Barzani*, qui n'étaient pas citoyens iraniens, n'avaient plus rien à faire dans le pays après la chute de la République kurde. Le projet de leur installation dans les montagnes de Alvand s'était avéré irréalisable à cause du refus de Cheikh Ahmed. D'autre part, ils avaient refusé de se laisser désarmer. Il ne leur restait donc plus qu'à rejoindre l'Irak à leurs risques et périls.

Mollah Moustafa et ses troupes quittèrent Naqadeh le 22 février 1947. En passant au village Silva des *Mamash*, il y eut une bagarre par suite d'un malentendu et onze *Mamash* furent tués, dont un frère de Ali Agha (20 février). Le 23, ordre fut donné à toutes les tribus de livrer leurs armes. Le 4 mars, les *Barzani* atteignent le village de Mawana dans la vallée de Tergawar où les *Herki* et les *Begzadeh* s'unissent à eux. Mais bientôt l'armée iranienne lance une offensive contre les *Barzani*. Elle durera du 11 mars au 15 avril. Ce sera le début de ce qu'on peut bien appeler *l'Anabase kurde*.

En effet, le 12 mars, une colonne iranienne quitte Rézaieh pour Mawana. Après un court combat, *Herki* et *Begzadeh* se soumettent aux Iraniens et s'unissent à eux pour combattre leurs alliés d'hier. Le 14 mars, les Iraniens déclenchent une attaque dans le secteur Naqadeh-Ushnavieh et ce sera pendant un mois une suite de combats quotidiens. Le 14, à Nalos, les *Barzani* tuent douze Iraniens, dont un officier et font prisonniers cinq officiers et soixante-huit hommes de troupe. Le 20 mars, entrevue à Haji Umran, à la frontière irakienne, entre le général Homayuni et le général Ali Hijazi qui propose l'aide de l'armée irakienne. Proposition refusée comme inutile. Le 24 mars, à Khilij, les *Barzani* attaquent une colonne iranienne, tuent un lieutenant et treize soldats et font prisonniers un lieutenant, fils du général Jehanbani, et quinze autres hommes. Une contre-offensive iranienne coûte aux troupes impériales la perte d'un officier et de sept soldats. Tous ces engagements ne faisaient que renforcer le prestige militaire des *Barzani*, considérés comme invincibles. Mais les attaques

21. *Op. cit.* p. 126.

incessantes de l'armée régulière qui y ajoutait les bombardements aériens finissaient par démoraliser les femmes et les enfants. D'autre part, plusieurs des anciens officiers irakiens, vu la défection des tribus, commencèrent à se demander s'il ne vaudrait pas mieux renoncer à la lutte et rentrer en Irak. Au début d'avril, Cheikh Ahmed Barzani, par l'intermédiaire de Cheikh Abdullah Gilani, traite avec le Gouvernement iranien de la restitution des prisonniers iraniens et, quelques jours plus tard muni d'une garantie écrite d'amnistie de la part du Gouvernement irakien, repasse la frontière avec le gros de la tribu pour se livrer aux autorités militaires, tandis que Mollah Moustafa va le rejoindre par un autre chemin. Le 13 avril, un rapport du général iranien Fuladvend signale que tous les Barzani sont retournés en Irak.

Mais Mollah Moustafa y avait gardé intactes ses forces militaires disséminées en petits groupes dans le nord du pays. Vers la mi-mai, il envisage de se retirer à l'étranger avec ses principaux lieutenants car, en Irak, la situation lui paraît difficile. Ne pouvant compter sur un refuge assuré en Iran ou en Turquie, il se décide pour l'U.R.S.S., à 200 milles de là. Il ne voulut prendre avec lui que ceux qui n'auraient point charge de famille. Cela faisait quand même un groupe de cinq à huit cents hommes. Alors commence une véritable épopée du 27 mai au 16 juin, à pied, à travers un pays de montagnes, sans routes, au milieu d'une population, sinon hostile, du moins souvent mise en garde, et à la merci de troupes régulières lancées à leurs trousses. Leur groupe héroïque passe d'Irak en Turquie, de Turquie en Iran, de nouveau en Turquie, évitant les agglomérations, marchant de nuit, sans montures, sauf pour les bagages indispensables et les blessés. Le 27 mai, les autorités militaires irakiennes avertissent les Iraniens que les Barzani ont pénétré en Turquie, en direction de l'Iran. Le même jour, leur avant-garde est signalée près d'Anba, dans la vallée de Ter-gawar et, le 29, dans le territoire de Somai, habité par les *Shikak* peu disposés à coopérer avec l'armée iranienne. Le 30, l'état-major iranien est convaincu que la petite troupe se dirige vers la frontière soviétique et donne des ordres pour que des bataillons, partis de Khoi, bloquent les fuyards entre Qotur et Makou. Mais leur trace disparaît du 31 mai au 2 juin, car ils ont dû passer en Turquie. Le 3 juin, ils reparaisent au nord de Qotur : ils s'étaient fauflés, inaperçus la nuit, entre les bataillons iraniens chargés de les poursuivre. Le Chah, qui se trouvait alors à Ardebil, tient absolument à ce que l'armée engage le combat. Mais les Barzani demeurent insaisissables. Pourtant, le 9 juin, dans les montagnes de Susuz, à 25 milles au nord-ouest de Khoi, ils tombent à l'improviste sur une colonne iranienne, en tuent un certain nombre et font seize prisonniers. Le 10, ils sont vus à 25 milles au

sud-est de l'Ararat et, le même jour, Barzani envoie deux émissaires en U.R.S.S. Durant cinq jours, l'armée iranienne va continuer sa pression sur les Barzani, mais lorsqu'elle atteint l'Araxe, le 18 juin, c'est pour apprendre que deux jours plus tôt les Barzani ont franchi la frontière à Sarachlu, laissant derrière eux quelques fusils, grenades et munitions, et le cadavre de deux hommes noyés dans la rivière. D'après D.A. Schmidt, journaliste américain qui tient ses informations de Mollah Moustafa lui-même, au cours de cette équipée de cinquante-trois jours, du 24 avril au 16 juin, les Barzani, partis 496, n'auraient perdu que 3 morts et 7 blessés ²².

En Union soviétique, les Barzani furent d'abord envoyés à Bakou, puis à Tashkent. D'abord traités avec méfiance, certains furent par la suite autorisés à étudier l'agriculture, tandis que d'autres étudièrent le commerce. Mollah Moustafa, pour sa part, alla à l'institut des langues de Moscou où il étudia le russe, l'histoire et l'économie. Quatre-vingts Kurdes vont prendre femme là-bas : une vingtaine épouseront des Russes chrétiennes, les autres des Turkmènes musulmanes, plus ou moins communisées, dit Schmidt. Les survivants ne devaient rentrer dans leur pays que onze ans et quatre mois plus tard, à l'automne de 1958, grâce à l'amnistie de Kasem.

Quant aux officiers irakiens qui avaient d'abord suivi Mollah Moustafa en ses aventures et, bien qu'il les ait mis en garde, s'étaient finalement livrés à la merci du gouvernement de Bagdad, ils furent condamnés à mort par une Cour martiale et, malgré les promesses de clémence le jour de leur reddition, furent pendus le 19 juin 1947, trois jours à peine après le passage de l'Araxe par leurs compagnons d'infortune. *Le Bulletin du Centre d'Études kurdes* (Paris) publia le « Testament de nos martyrs ²³ ». On sait qu'ils ont aussi été réhabilités par le général 'Abdal-Karim Kasem.

Mais Kasem, à son tour, a disparu tragiquement de la scène politique et ses successeurs du Ba'th ont engagé de nouveau contre les Kurdes des opérations militaires d'envergure où se joue leur propre destin.

Le Kréyé (Liban), 29 août 1963.

Thomas Bois

22. *New York Times*, 11 sept. 1962. Mais les estimations d'autres Kurdes sont plus élevées. Ainsi J. F. CHAUVEL (*Figaro*, 26 mars 1963) écrit : « Ils étaient partis mille. 496 guerriers arrivent à Bakou. Les autres sont morts en route. » De son côté, Éric ROULEAU (*Le Monde*, 13 avril 1963) à propos de cette « longue marche » affirme : « (Le général Barzani) livre successivement neuf batailles victorieuses et, le 19 juin, parvint enfin à se faire admettre avec 560 de ses guerriers — les autres ayant été tués en cours de route — sur le territoire soviétique. » Eagleton n'indique pas le nombre des pertes subies. Roosevelt non plus qui, à l'heure où il écrivait son article, savait simplement que « vers juin 1947, les Barzani s'étaient ouverts de vive force un chemin au nord vers Makou et semblaient sur le point de franchir la frontière de l'U.R.S.S. ».

23. N° 4, février 1948, p. 10-11.

Société d'Études et de Publications
ORIENT, 23, rue de Madrid, Paris
Le Gérant : B. Layec

Paris - Imp, Paul Dupont